

# La Lettre de l'OPMA

Observatoire des pratiques de  
la montagne et de l'alpinisme

n°34 - Avril 2015

---

## *Éditorial*

### Sommaire :

p 1 : édito

p 2 à 12 : les contributions de

- Georges Elzière
- Hervé Bodeau
- Philippe Descamps
- Bernard Amy
- Étienne Jaillard
- Jean-Pierre Nicollet
- François Valla
- Blaise Agresti
- Paul Bonhomme

### **DIFFUSION de la Lettre de l'OPMA :**

Seuls les abonnés à jour reçoivent l'exemplaire papier de la Lettre de l'OPMA. Nous leurs savons gré de s'acquitter d'un abonnement qui contribue à faire vivre l'OPMA – et souhaitons que d'autres lecteurs en fassent autant !

Les personnes et les institutions désirant recevoir la Lettre par Internet, sont invitées à s'inscrire sur la liste de diffusion auprès de [michel.echevin@wanadoo.fr](mailto:michel.echevin@wanadoo.fr)

Abonnement : 20 €

OPMA : Maison de la Montagne  
3, rue Raoul-Blanchard 38000 GRENOBLE.

En Janvier 2015, Paul Keller nous a quittés après une vie bien remplie. Alpiniste, himalayiste, guide de montagne et « contrôleur » de la profession, pasteur protestant, professeur de théologie, membre actif dans les actions sociales, homme d'engagement en politique, écrivain, « ce militant et homme de foi éclairé a traversé les époques et marqué de son empreinte tous les domaines qu'il a abordé ».

Membre fondateur de l'OPMA, il en fut longtemps le secrétaire général avant d'être nommé président d'honneur. Notre observatoire doit bon nombre de ses réflexions et de ses synthèses à cet esprit d'une redoutable perspicacité. Il fut le premier à lancer l'idée des Assises de la Montagne dont il fut l'un des organisateurs opiniâtres.

Il nous a semblé que le meilleur hommage que nous puissions lui rendre était de lui consacrer une Lettre de l'OPMA, non en rappelant ses nombreux talents, mais simplement par des textes de réflexion sur des thèmes qui lui étaient chers : la montagne oubliée, l'altérité de la montagne, la liberté de l'Homme.

*Bernard Amy*

## Paul KELLER et l'OPMA

Georges Elzière

C'était en 1998, nous avons été quelques-uns à imaginer des Journées Européennes de la montagne dans le cadre du festival d'Autrans. J'ai découvert Paul – dont j'avais entendu parler bien sûr- lors d'une table ronde à laquelle sa présence et ses interventions donnaient incontestablement un relief fort appréciable.

Je me souviens de la rédaction à deux, avec Bernard Amy, debout sur un coin de bar, des suites à donner à ces Journées. Et parmi ces suites, nous propositions –en fait nous décidions – de la création d'un Observatoire qui observerait les pratiques de l'Alpinisme. Cette proposition ayant été retenue lors de la séance de clôture des Journées, il fallait bien se mettre au travail !

Ce que nous fîmes, peu de temps après, à la cafétéria du bureau de Bernard à l'INPG. J'avoue que j'étais assez inquiet de la façon dont nous allions nous y prendre. Quel soulagement de voir arriver Paul pour cette première réunion ! Son intérêt pour se lancer dans l'aventure, son calme tranquille et sa vision des conditions à réunir ont donné beaucoup de crédit au projet. Je me souviens de sa première remarque : « Il nous faut des gens qui représentent les différentes sensibilités des organisations qui s'occupent d'alpinisme mais qui ne représentent pas ces organisations. Il faut des esprits libres. » Tout Paul est là. Et c'est cette liberté d'esprit qui a irrigué le travail de l'OPMA dès ces débuts. J'avoue y avoir pris beaucoup de plaisir.



## Qui oublie la montagne ?

Gilles Rotillon

Dans son livre, *La montagne oubliée*, Paul plaide pour le retour à une approche centrée sur la montagne elle-même et non sur les pratiques qui peuvent s'y dérouler. La montagne est « un monde qu'il faut apprivoiser et aimer plutôt que conquérir et soumettre » écrit-il à la fin de son livre. C'est une conception humaniste, bien dans la ligne des valeurs qu'il a toujours défendues, mais elle est (hélas ?) plus normative que positive, car l'histoire de l'alpinisme est davantage formée de conquêtes et de soumission que d'amour et d'apprivoisement.

C'est peut-être aussi que pour apprivoiser la montagne il faut y pratiquer quelque chose, d'où une contradiction potentielle entre la montagne en soi (qu'on peut sans doute aimer abstraitement sans y aller) et la montagne pour soi qui ne s'apprivoise qu'en la pratiquant, y introduisant ainsi les conditions sociales et les intérêts vulgaires de ceux qui s'y aventurent.

On peut donc oublier la montagne de bien des façons selon ce qu'on entend par « montagne ».

Dans l'esprit de Paul, il me semble que la montagne est une donnée externe, « naturelle », avec une « cohérence » et une « unité » (page 121) et que l'on découvre comme « un autre monde » (page 145). L'homme y vient pour de multiples raisons, esthétiques, techniques, sportives, économiques, mais c'est d'abord pour « changer de monde, faire un détour » (page 122). Oublier ce détour, c'est oublier ce monde autre.

Poser la question de cette façon conduit logiquement à l'envoi de son livre où il souhaite que les alpinistes, y compris les guides, « ne se laissent pas contaminer par tout ce qui pollue notre rapport à la montagne et la dénature : le suréquipement des sites, des voies et des grimpeurs ; la marchandisation des paysages et des pratiques ; la compétition ; la médiatisation démesurée des exploits » (page 197).

Mais on peut aussi penser que la « montagne » (et pas seulement elle) est justement le résultat de sa transformation par les hommes dans la société de leur époque, époque qui est aujourd'hui marquée par la surconsommation, la marchandisation généralisée non seulement des biens et

.../...

des services mais aussi des idées et des gènes, la concurrence et la médiatisation. On peut la souhaiter indemne de ces caractéristiques, mais le vœu risque de rester pieux !

Et ce d'autant plus que c'est un vœu qui prend une forme essentiellement morale, s'adressant aux individus (les alpinistes y compris les guides) pour qu'ils modifient leurs comportements et non au mode d'organisation de nos sociétés (le capitalisme mondialisé) qui se moque bien de la morale quelle qu'elle soit.

Il y a toutefois une autre manière d'oublier la montagne. Dans la conception précédente, l'oubli était positif, dû aux pratiquants, à leurs manières de faire de la montagne. Mais l'oubli peut être aussi négatif, et c'est bien le cas pour l'immense majorité qui ne la fréquente pas. Ici on « oublie » la montagne, non pas parce qu'on la dénature en y allant, mais tout au contraire parce qu'on n'y va pas ! Et cet oubli

est sociologiquement typé. Ceux qui oublient la montagne en ce sens sont aussi majoritairement les oubliés de la société. C'est le combat que j'ai toujours essayé de mener avec la FSGT et c'est une question que Paul n'a pas oubliée, quand il note son agacement face à l'élitisme de Samivel (page 118) ou son adhésion « au projet de considérer la montagne comme un espace ouvert à tous » (page 126). Je me sens ici très proche de lui et bien qu'il y consacre moins de pages, cet oubli-là me semble beaucoup plus important et beaucoup plus difficile à réparer que l'autre. Faire concrètement de la montagne « un espace ouvert à tous » implique des transformations sociales gigantesques, à commencer par une réduction drastique des inégalités de revenus et de patrimoines, qui ne sont pas à l'ordre du jour politique.



## Oublier la montagne : jamais !

Hervé Bodeau

On vit et on connaît le plus souvent les choses à travers la représentation qu'on en a, et non pas à leur contact direct. Dans beaucoup de domaines, dans la vie tout simplement, c'est une nécessité dictée par l'éloignement dans le temps, dans l'espace...

Pour beaucoup d'entre nous, c'est vrai aussi pour nos passions que pourtant nous voulons vivre intensément. Le temps de la représentation supplante très souvent celui de la pratique.

Partons « en » montagne....

Il y a la montagne et il y a la « cartographie » de la montagne. La « cartographie » au sens large. Non pas simplement la carte, mais aussi tous les textes, tous les contenus, toutes les images, les informations, les discussions qui m'imprègnent. Tous ces éléments me font vivre la montagne non pas par son contact direct mais dans sa représentation.

Déjà je me souviens que jeune alpiniste amateur, éloigné de la montagne, celle-ci occupait souvent mes pensées et mes occupations. Combien de

temps ai-je passé dans les cartes, dans les récits, les revues ? Des jours, des nuits. En revanche combien de temps, ai-je passé réellement sur le terrain ? Quelques jours, chaque été, trop rapidement passés. Une fois l'action vécue, je retournais dans ma cartographie pour prolonger, pour patienter et préparer la prochaine escapade. Aujourd'hui, je peux aller encore plus loin. Ou moins loin, c'est selon.

Les moyens de communication, leur puissance, le renouvellement permanent des contenus, leur capacité de mise en relation décuplent les possibilités de vivre sur la « carte », « dans la carte ». Sur mon ordinateur, à l'infini, je peux voir la montagne, parler montagne, avoir une vision presque instantanée de ce qui s'y passe. J'y suis, si je veux, toute la journée, par procuration. D'autant plus qu'aujourd'hui, le temps me presse. Comment le prendre pour partir ? Par contre un clic et je m'immerge.

Allez, une sortie de temps en temps, quelques heures et je retourne à « cartographie » ! À ma montagne. Elle m'attend, je ne l'oublie pas.



## Cette Tour de Mustagh derrière chez nous.

Philippe Descamps

La neige est enfin tombée. D'un coup !

Danger de niveau 3 « bien mûr », ciel très chargé, sans « visi » et sans espoir d'amélioration. Comment tenir ma promesse de grande rando avec une telle météo ? Il n'est pas fréquent que mon fiston de 17 ans soit disposé à sortir avec son « vieux ». Comment ne pas le décevoir et répondre à son envie de bouger ?

Si je lui propose de rester dans le Vercors, il va me faire la gueule. Surtout qu'il veut emmener un copain. Je tente quand même : « *On pourrait faire le Moucherotte, mais par des voies inconnues. On prend piolets et crampons et on se fixe pour règle de passer par là où nous ne sommes jamais passés !* » Une moue dubitative, puis un sourire. C'est presque gagné.

Une demi-heure plus tard, nous contournons la « Cheminée » pour rechercher une goulotte devinée en été. Après quelques contorsions skis sur le sac dans les racines de grands arbres, nous voici avec de la poudreuse jusqu'en haut des cuisses. Je me laisse guider. Dans le couloir qui précède la goulotte, la trace devient tranchée. La neige que notre premier de cordée (sans corde) déménage va bientôt nous ensevelir.

Vient mon tour et rapidement le regret d'être équipé en « skieur alpiniste ». Les pointes de mes crampons en alu s'écrasent comme de la gomme à mâcher sur la glace. Jeu d'équilibre, de coincement, d'opposition, avec toujours ces flocons qui envahissent les yeux, les manches, le cou. Enfin cette confrontation avec la nature, cet inconnu qui nous appelle, l'incertitude du pas suivant, la priorité du geste sur le doute.

Et puis la sortie, la brûlure du sang qui revient dans les doigts, le plaisir simple d'un peu de thé chaud et de nouveaux gants, secs. Le sourire s'est transformé en banane...

Quelques enjambées plus loin, nous retirons les peaux de phoques au sommet déjà gagné par plusieurs groupes. C'est sans doute l'un des belvédères les plus parcourus à proximité de Grenoble, avec plusieurs dizaines de milliers de visiteurs chaque année. Dire qu'ils ignorent l'itinéraire de la tour de Mustagh...

Vue : néant ! Vent : glacé ! Ambiance de doute, à la recherche de l'entrée de la combe ouest. Petite entorse à notre programme, nous connaissons le lieu et savons déjà que nous attend de la poudre « jusqu'aux yeux ». La banane se transforme en cris de joie dans les virages voluptueux du passage.

Un peu de mauvaise conscience nous gagne avec le décollage imprévu d'un tétras, surpris dans son paradis généralement si paisible. Mais au moins pourra-t-il revenir dans quelques minutes, sans risque de heurter un câble ou d'être dérangé par une odeur de frites comme dans les stations qui ont artificialisé les massifs alentour. Slalom dans les arbres, puis route forestière.

« *On continue ?* »

« *On continue !* »

Repeutage, recherche d'itinéraire, conversions jusqu'aux limites de la pente, puis à pied pour sortir d'une très belle brèche rocheuse. Des chamois ont dû passer il y a quelques heures, quelques minutes. Leurs traces témoignent de difficultés à se mouvoir dans la neige profonde. Le vent glace nos visages, le brouillard tenace rend délicate la découverte d'une nouvelle voie de descente.

Premiers indices : fausse piste. Dans une telle poisse, le GPS du téléphone nous aide à trouver la bonne ruelle. Le contact direct avec la nature n'est pas incompatible avec notre époque, même s'il la précède et la dépasse. En bordure d'une belle falaise calcaire, un minuscule couloir, cela semble déboucher vers le bas. Oui ! Après la passe un peu raide, de petites clairières permettent d'enchaîner quelques virages, avec ce bonheur de nous prendre pour des danseurs composant avec les éléments. Nous ne sommes sans doute pas les premiers à skier par-là, mais cela ne doit pas être fréquent. Insouciance !

Jusqu'à l'instant où cela ne bloque.

« *À droite ?* »

« *À gauche !* »

Il faut franchir une petite barre. Un peu de recul puis saut pour les plus jeunes. Je préfère déchausser ! Encore quelques portes de « spécial » à négocier, puis un long pas de patinage sur la piste forestière et un bon casse-croûte pour se remémorer tout cela en séchant près du poêle. La radio nous apprendra que des centaines de milliers de candidats à la « montagne » ont passé cette journée dans leur voiture pour rejoindre ou quitter un monde de béton et de pognon, où une seule inconnue demeure : la durée du bouchon ! Un voisin nous rappelle que l'ignorance des précautions à prendre par danger de niveau 3 a tué un de nos acolytes dans un massif proche.

Durant ces quelques heures magiques à faire nos traces, j'ai pensé à Paul et sa montagne oubliée.



## La montagne retrouvée.

Bernard Amy

Un des chemins possibles vers la montagne oubliée est celui qu'un hiver trois skieurs ont suivi, à Arêches dans le Beaufortain.

Pour bien terminer une journée de ski, quelques amis et moi avons décidé de revenir à la station par un long itinéraire hors-piste qui promettait ce jour-là une magnifique descente en neige poudreuse. Au petit col où l'on quittait le domaine des pistes balisées, nous avons trouvé un petit groupe plongé dans une grande discussion. Nous avons compris qu'ils hésitaient à partir dans une descente apparemment fréquentée, mais au départ de laquelle ils ne voyaient que quelques traces incertaines. Quand ils nous ont vus nous y engager sans hésitation, ils se sont décidés et se sont lancés sur nos traces.

Au fil de la descente, nous avons lié connaissance avec ces trois skieurs. Ils terminaient une semaine dans la station, et cette descente était la dernière de leur séjour. Ils avaient laissé leurs femmes rejoindre les voitures par la piste, et avaient fait le projet de réaliser un rêve : parcourir un itinéraire hors-piste dont ils avaient beaucoup entendu parler. Mais la vue de la neige fraîche à peine tracée et non balisée les avait fait longuement hésiter. Ils ne s'étaient décidés, nous dirent-ils, que parce que notre groupe s'y était engagé et que nous étions conduits par un guide. Un guide? Aucun de nous n'était ni guide ni moniteur. « Mais, insista l'un des trois skieurs en se tournant vers l'un de nous, votre anorak orange... » La confusion nous a bien fait rire, d'autant que nous avons vu passer dans le regard de nos nouveaux compagnons le signe d'une brusque panique. Ils réalisaient qu'il était trop tard pour faire demi-tour, et qu'ils allaient devoir tracer leur voie dans un domaine dont ils ne connaissaient rien. Nous sommes venus charitablement à leur secours : « Il n'y a pas de problème. Suivez nous. Nous connaissons l'itinéraire. Il suffit de suivre le vallon en choisissant les bons versants. Il mène à la station. »

Ainsi sommes-nous partis ensemble pour ce qui s'est révélé être une descente à ski particulièrement belle. Le soleil éclairait encore le vallon, la neige était restée fraîche, et il n'y avait que quelques traces déjà anciennes. Le plaisir était si grand que nous avons pris notre temps. À mi-chemin, nous nous sommes arrêtés à un chalet d'alpage. Contre un mur chauffé par le soleil, un banc nous a invités à un pique-nique tardif. Tout

autour de nous montaient d'immenses versants silencieux qui nous barraient les parties basses d'un ciel d'une profondeur insondable. Nos trois amis n'avaient aucune provision. Nous avons volontiers partagé les nôtres. Ils ont mangé et bu en silence. Ils contemplaient ce monde que l'hiver venait de recréer. Dans leurs yeux, le doute avait laissé place à l'émerveillement.

Nous avons si bien pris notre temps que nous sommes arrivés à la station alors que les remontées mécaniques avaient déjà été arrêtées. Le front de neige était désert. Des bâtiments proches, trois silhouettes se sont précipitées vers nous. Trois femmes sont arrivées en courant. Nous avons entendu des cris, des questions angoissées : « Mais que faisiez-vous ? Nous allons alerter les secouristes ! »

L'un des trois skieurs est parti devant nous, en courant lui aussi. Il criait : « Ne vous en faites pas ! On vous racontera ! » Puis, tout essoufflé, il s'est arrêté et d'une voix forte il a simplement ajouté : « C'est formidable ! On est allé en montagne ! »

J'ai mis un moment à prendre la juste mesure de ce qu'il venait de dire. Il avait passé une semaine dans un village de montagne, à parcourir les pentes des montagnes qui dominaient son hôtel. Tous les jours il s'était levé pour aller sur la montagne. Mais une semaine durant, il n'avait jamais quitté les pistes de son domaine skiable. Certes, il avait aimé les longues glissades vers la vallée, les remontées vers les cimes proches. Mais il venait de vivre un bonheur nouveau qu'il n'avait jamais imaginé. Après une semaine tout près des montagnes, il était allé « en montagne » ! Et sans bien en prendre conscience, il réalisait confusément que la montagne qu'il venait de connaître, celle avec qui il avait pu parler d'égal à égal, était une montagne que la montagne balisée et bordée de barrières lui avait cachée et lui avait fait oublier.

Paul Keller aurait expliqué à ce skieur hors-piste débutant qu'en s'engageant dans cette expérience nouvelle, « il était entré dans la troisième dimension, dans la dimension de l'épaisseur ». L'expérience de la montagne oubliée par la station où il venait de passer ses vacances avait symboliquement « donné de l'épaisseur à son existence, à l'existence plate de sa vie ordinaire ». Tout s'était passé comme si « un double fond de la réalité venait de lui être révélée ».

Pendant une semaine, le fil de la piste lui avait tracé dans l'espace à trois dimensions .../...

des pentes et des sommets un espace à une dimension. Certes, jamais la vue sur les trois dimensions n'avait cessé. Mais le tunnel de verre des itinéraires damés et balisés, tout empli de belles lumières et d'air vivifiant qu'il ait été, n'avait été que le prolongement unidimensionnel du chemin des jours ordinaires. Il avait suffi d'un seul hors-piste imprévu pour lui laisser entrevoir que l'on pouvait ajouter à l'existence une dimension permettant « l'ouverture vers un monde autre ».

La découverte d'un nouveau monde n'avait pas été pour nos trois amis la seule source d'émerveillement. Après le chalet où nous avions fait halte, les quelques traces à peine marquées que nous suivions s'étaient divisées en deux. Quelques-unes continuaient sur la rive où nous nous trouvions, d'autres traversaient le vallon pour rejoindre l'autre rive. Nous nous sommes arrêtés, nous avons longuement étudié les pentes qui dominaient les deux itinéraires possibles, puis nous avons décidé de traverser.

« Pourquoi ne pas continuer par la trace directe, nous a demandé l'un des trois ? Comment savez-vous qu'il vaut mieux traverser ? »

Nous lui avons montré un haut couloir qui dominait la trace directe et qui, ce jour-là, était particulièrement chargé de neige fraîche : « Par là, c'est trop risqué ! Il vaut mieux rejoindre l'autre côté du vallon. »

L'un d'eux nous a regardé longuement en silence, puis il nous a dit : « Mais alors, c'est vous qui décidez ? »

- Oui, bien sûr ! Nous sommes là en partie pour ça ! »

Il venait de comprendre que l'un des plaisirs du tunnel de verre était de n'avoir pas à choisir. Il devinait que la troisième dimension ouvrait, non seulement sur un monde qui lui était autre, mais aussi sur un monde dans lequel il se retrouvait libre, libre comme Icare se retrouvant en plein ciel après avoir choisi le chemin de la troisième dimension. Il a levé les yeux vers le couloir dangereux, et je crois qu'il a réalisé que la liberté est à la fois ce que l'on rêve d'avoir et ce qui fait peur. Le tunnel de verre pouvait être frustrant, mais il était aussi si rassurant !

Paul aurait aussi expliqué à cet homme assez ouvert pour s'émerveiller de ce qu'il venait de vivre, qu'en découvrant la montagne oubliée par beaucoup de ses semblables, il avait sans le savoir éveillé en lui des émotions et des représentations profondément inscrites en lui. L'homme cultivé qu'il paraissait être connaissait peut-être un peu l'histoire de la montagne et de ses symboles. Il savait sans doute qu'en des contrées lointaines les populations considèrent les sommets comme la demeure des dieux. Il aurait pourtant fallu lui dire que ce qu'il venait de vivre était d'un autre ordre. Parce que les valeurs de l'expérience de l'altitude ont été mises dans l'esprit des hommes depuis bien longtemps, la montagne est plus que l'image de nos propres croyances. Elle est le miroir qui nous renvoie l'image de ce qui nous fait vivre.

Si nous avions pu discuter plus avant avec notre nouvel ami, nous aurions pu lui dire tout cela. Mais peut-être n'aurions-nous pas osé lui expliquer que la montagne n'est ni terre des hommes – nous lui aurions rappelé le titre du livre de Robert Tézenas du Montcel, *Ce monde qui n'est pas le nôtre* - ni chemin vers les dieux. En pensant à Paul, nous aurions ajouté : parce qu'elle est l'un des chemins vers la part de divin qui est en chacun de nous, la montagne est l'un des chemins vers l'homme.

Nous n'avons pas eu le temps de discuter plus avec nos trois amis skieurs. Leurs femmes les ont emmenés en prétextant un retard déjà considérable. Ils nous ont chaudement remerciés, et nous ont redit combien l'expérience qu'ils venaient de vivre les avait marqués. Je ne sais pas si l'un d'eux pratiquait l'escalade en plus du ski. Si tel avait été le cas, je lui aurais fait remarquer qu'avec les lettres du mot spit il pouvait écrire le mot pist. Et après avoir parlé avec lui des plaisirs des pistes de ski ou d'escalade, je lui aurais souhaité de connaître, après le hors-piste, les plaisirs du hors-spit. Dans tous les cas, les plaisirs d'une montagne autre !



## La montagne : univers à vivre ou jeux d'acteurs ?

Étienne Jaillard

Tout passionné de la montagne s'en est façonné une image qui lui est propre, fixée comme un instantané lors de sa découverte, et évoluant au fil de ses pratiques et expériences. C'est une composante de sa liberté. Tout pratiquant peut donc à juste titre considérer comme oublié par les autres un des aspects qu'il aime dans ce milieu. À trente ans de distance, j'ai pourtant senti à la lecture de « La montagne oubliée » de Paul Keller, une communauté de perception de la montagne. Qu'on me pardonne donc d'exposer dans ce qui suit un peu de ce que j'en ai compris, et un peu de ce que je pense et ressens. (Les citations qui suivent sont extraites de cet ouvrage).

Si deux mots devaient résumer ce que j'ai saisi de son approche de la montagne, ce seraient communion et authenticité. On y sent le désir d'êtreindre ce milieu âpre et beau, d'y prendre part avec respect et modestie, de le comprendre avec attention et humilité. La montagne n'est pas seulement une pratique, elle est d'abord un milieu, naturel et humain, qu'il faut sentir et apprivoiser, connaître et aimer. On doit s'en imprégner en y pénétrant lentement : « la marche d'approche [...] acclimate le corps et l'esprit ».

Cette approche lente et attentive s'accommode mal de la recherche de performance. À ne voir que vitesse ou difficulté, on édifie entre soi et la montagne un écran de techniques, fait d'entraînement, d'automatismes et de solutions préparées, qui empêche le corps à corps charnel avec l'environnement et l'abandon à l'étrangeté du lieu. Comme le voyage, la montagne est faite d'imprévu, et le charme et l'épaisseur de ces activités résident dans les surprises, les adaptations et les solutions nouvelles qu'elles exigent de nous. C'est cette part d'inconnu, cette altérité, qu'il faut laisser nous gagner pour profiter pleinement du dépaysement que procure la montagne et qui renouvelle notre regard sur le monde, sur soi et donc sur les autres : « Court-circuiter le cheminement pour aller plus vite au but fausse la perception qu'on en a. L'environnement spécifique de la montagne est masqué par celui auquel nous sommes habitués et dont nous n'avons pas pris le temps de nous détacher. »

La montagne est aussi et surtout, et malgré les

dangers qu'elle présente, un espace de liberté. La tentation sécuritaire de la société contemporaine et ses tentatives de réglementation des pratiques de la montagne sont suicidaires : « Une société est vivante quand elle accepte qu'existent des pratiques et des lieux où les risques peuvent être affrontés, même des risques mortels ». L'exercice de la liberté est un droit inaliénable et une responsabilité fondamentale de l'être humain. Même si cette activité est dangereuse, l'alpinisme n'est pas un face à face avec la mort, mais avec la montagne, qui nous renvoie à notre propre responsabilité. « Le rapport à la mort n'est pas le tout de l'alpinisme, [...] mais l'une de ses composantes car, comme l'écrit Jankélévitch, *toute aventure, quelle qu'elle soit, n'est aventure que dans la mesure où elle renferme une dose de mort possible* ». Comme tout milieu naturel, la montagne est un lieu d'aventure, mais à la différence de la mer, du désert ou de la forêt, elle possède trois dimensions et une infinité de couleurs.

Paul Keller n'oublie pas les hommes, les paysages qu'ils y ont façonnés et les sociétés qu'ils y ont édifiées. Attentif à son propre regard sur les montagnards pakistanais, comme au leur sur lui et ses compagnons en route pour la Tour du Mustagh, il compare sa vision idéalisée de la montagne avec la vie et les souhaits de ceux qui y vivent, en citant Greg Child : « ce dont le Balti rêve, nous le vivons ; ce que le Balti vit, nous le rêvons ». Honnêteté de qui réalise qu'il est plus confortable de rêver du froid, de la simplicité et du dénuement quand on est au chaud, de passage et nanti. La montagne est une école de la découverte et donc du retour sur soi. Par sa beauté, sa rudesse et ses dangers ce milieu exige compréhension et objectivité, conditions nécessaires à l'ouverture et à la générosité vraie. « C'est par les pieds que se développe l'intelligence du terrain et c'est lentement que s'ouvre plus grand sur le monde « l'œil émerveillé » dont parle Samivel ».

L'explosion des types de pratiques de la montagne depuis un quart de siècle ou plus, a eu tendance à la réduire à du vide (delta plane, parapente, base jump, slack line...), de la dénivelée (ski de piste ou de pente raide, snowboard, vélo de descente, trottinettes de stations, trails et ultra-trails...), de la verticalité (escalade sportive, dry tooling, via ferrata...) ou à des toboggans de glace (cascades, goulottes...), composantes .../...

que l'industrie s'est empressée d'aménager ou de fournir en équipements monnayables. En isolant les caractéristiques d'un milieu, on le dénature. Un jour en Inde, un bruit soudain secoue un village d'aveugles. Quatre d'entre eux sont envoyés en reconnaissance. À leur retour, l'un dit : « C'est gros, massif et rugueux comme un pilier ». Le second dit : « Tu n'y es pas, c'est large, fin et ça bouge tout le temps ». Le troisième s'interpose : « Pas du tout, c'est dur, pointu et froid ». Et le quatrième rajoute à la confusion : « Vous n'avez rien compris, c'est fort et souple comme un serpent, et ça souffle ». À ne sentir que ce que leur main pouvait atteindre, aucun n'avait reconnu une harde d'éléphants.

À ne percevoir qu'une composante de ce milieu naturel, nombre de pratiquants ont tendance à réduire la montagne à une fonctionnalité, oubliant la globalité de ce milieu qui en fait la

richesse. « On ne fait pas de la montagne, c'est elle qui nous fait » aimait à répéter Paul. Encore faut-il prendre le temps de ne pas l'oublier, habitants que nous sommes d'une société pressée qui n'a d'autre horizon que le présent et le jetable.

Ce sont ces enseignements qui font nos vies, cette montagne qu'on oublie au quotidien, qu'on construit pourtant jour à après jour et qu'on gravit pied à pied. Montagne dont on espère que la cime sera un sommet, et sur laquelle Paul nous a précédé. À l'aune de sa hauteur de vue et de sa façon d'embrasser le monde et son temps, sa montagne à lui est très haute et très belle. Fassent la rose des vents et l'étoile du berger que nos pas s'inspirent des siens.



## **La montagne, révélateur de « l'autre »**

**Jean-Pierre Nicollet**

La montagne et surtout la haute montagne est un terrain propice pour révéler « l'autre ». De quel(s) autre(s) parlons-nous ?

La relation entre deux compagnons ou compagnes de cordée se tisse particulièrement dans les situations où ils doivent partager une décision, un itinéraire incertain, une voie ou un sommet atteint de haute lutte. C'est d'autant plus fort et indicible que l'ascension aura nécessité le concours équitable des deux protagonistes. « Je compte sur lui (l'autre) pour m'assurer, il compte sur moi pour l'assurer ». Chacun contribue à lever un peu de l'incertitude qui plane en permanence sur la réussite de la course et cette réussite est bien la résultante des capacités physiques et mentales des deux alpinistes. L'un se sent responsable de l'autre ou dit autrement, chacun a contribué à limiter les risques pris par l'autre. L'un et l'autre n'ont fait qu'un, fusionnés dans la cordée. L'un n'est rien sans l'autre et cela se traduit assez naturellement (souvent) par des congratulations fraternelles voire des embrassades au sommet pour signifier à l'autre « Je suis là parce que tu es là aussi. Nous sommes là par nous-même. Je me suis surpassé parce que je voulais contribuer à Notre réussite ». Il est des

moments de grâce où l'un et l'autre aux bouts de la corde disent leur plaisir d'être dans un espace naturel, comme seuls au monde. Il suffirait que l'autre n'exprime pas son bien être pour que l'un ne puisse y trouver du plaisir. Dans ce cas, une autre valeur entre naturellement en jeu, c'est l'empathie et la solidarité.

« L'autre » se révèle aussi dans une ascension solitaire ou plus simplement dans une randonnée dont il ne connaît pas l'itinéraire. Seul face à la nature, belle et facile ou belle et hostile, l'Homme se dédouble. Il garde son caractère mais il y ajoute sans qu'il s'en rende vraiment compte une autre dimension : l'autre de lui-même ou l'autre de soi. Une partie de lui dont il n'utilise pas dans sa vie de tous les jours. En situation d'incertitude quant à l'issue de son périple, il puise en lui des ressources qui lui permettent de rester serein, tout au moins d'avancer encore. Il prend peu à peu conscience que cette sérénité est la clé de sa réussite. Il sera d'autant plus épanoui et satisfait de son aventure qu'il aura puisé dans l'insoupçonné de lui qui est l'autre. Sans nécessairement faire un exploit, l'autre de soi né avec la mise en situation d'incertitude qu'il faut éclairer. Jean-Christophe RUFIN, l'évoque dans *Immortelle randonnée* (Ed. Guérin, 2013) : « Peut-être est-ce là une motivation du .../...

départ. En tous cas, ce fut le cas pour moi. À mesure que la vie vous façonne, vous leste de responsabilités et d'expériences, il paraît de plus en plus impossible de devenir autre, de quitter le pesant costume qu'ont taillé pour vous vos engagements, vos réussites et vos erreurs. Le chemin, lui, accomplit ce miracle. ».

N'est-ce pas le cas des groupes de jeunes dits difficiles que des guides emmènent en montagne. Ces jeunes ou moins jeunes sortent du cadre qui les piège et se dépassent dans un univers qu'ils ne connaissent pas, par l'effort, par la nécessaire attention portée à leurs coéquipiers et par l'adaptation dans une nature qui leur était étrangère. Ils découvrent alors des ressources et des qualités autres qu'ils ne soupçonnaient même pas. Ils ont vécu autrement. Ils reviennent avec une meilleure estime d'eux-mêmes.

Il y a aussi l'autre qui se confie à son compagnon ou compagne ou guide, là-haut sur les crêtes loin des autres humains. Les jardins secrets s'entrebâillent, des révélations sont dites dans l'intimité et le secret de la montagne comme si c'était une tombe. Comme si celui qui connaît maintenant le secret, le laissera là-haut à jamais. Que l'on soit avec les autres, avec l'autre ou

avec l'autre de soi, toutes ses expériences peu communes, hors des sentiers battus, sont un enrichissement personnel, une liberté acquise ou retrouvée, une plénitude.

La montagne et sa nature, celle qui nécessite que l'on trouve son chemin, celle qui nous donne la possibilité et la liberté de dire, de faire, de choisir, de partager, n'est-elle pas le meilleur révélateur de l'Autre ? N'est-elle pas propice à vivre autrement, mieux ? Et ce que Paul aimait à dire : cette montagne vécue n'est-elle pas un des meilleurs passages pour être plus citoyen, plus fraternel, plus solidaire et plus libre ?

Ce texte est inspiré d'une rencontre fortuite :  
*Je suis parti seul ce jeudi 19 février dans la montagne du Vénéétier, Belledonne et j'ai trouvé en chemin un quidam devenu compagnon d'un jour qui me demande si je voulais bien que l'on fasse une course ensemble. C'est fou ce que le temps d'une rando peut permettre d'échanger et pas seulement par la parole mais par l'emprunt d'un chemin commun. On se tutoie d'entrée, on décide ensemble de la variante, on partage nos impressions sur la beauté d'un tel paysage, on sait aussi que lors de la descente le compagnon sera là si j'ai un pépin. Merci à l'autre !*



## Le réel et l'imaginaire.

François Valla

J'ai eu la chance d'apprécier Paul Keller dès son arrivée à Grenoble en 1962 dans le cadre des mouvements de jeunesse de la paroisse protestante. Il arrivait tout auréolé de la « conquête » du Jannu et nous impressionnait ; le jeune responsable des « routiers » (ados de 16 à 18 ans) que j'étais alors a tout de suite été conquis par sa personnalité bienveillante et forte. Simplicité, langage vrai, engagement sans faille, les jeunes se sentaient en confiance avec lui. Grâce à Paul, j'ai découvert le mot **altérité** et surtout ce qu'il signifie dans les relations humaines : l'acceptation de l'autre qui est différent, qui pense autrement, qui n'a pas les mêmes croyances, dont les idées sont même opposées...

Dans une des dernières pages de « La Montagne Oubliée, parcours et détours » Paul a écrit que *tout être humain a besoin, pour vivre, que se croisent en lui*

*le réel et l'imaginaire, l'ordinaire et l'extraordinaire, la prose et la poésie. Entre nous deux, existait le rêve du Cachemire, plus imaginaire que réel, pour moi montagne fantasmée, symbole et quintessence des sommets himalayens qui m'étaient encore inconnus. Ce fut durant des années un petit jeu que de se dire « Alors, quand est-ce qu'on y va, au Cachemire ? ». En attendant, c'était l'escalade de « la 29 mai » au Mont Aiguille ou l'arête des Cinéastes depuis le chalet familial des Keller à Puy-St-Vincent. Point de grandes discussions pendant ces escapades, mais j'avais le sentiment d'entrevoir que la « Vérité » est comme le sommet d'une montagne : elle peut apparaître bien différente selon l'angle ou la face et peut s'atteindre par plusieurs chemins dont aucun n'est « la vraie » voie.*

Simplement, à son contact, sans sermon ni discours, c'est son exemple qui m'a guidé, accompagné dans ma jeunesse et jusqu'à maintenant.



## La pratique de l'alpinisme et le risque en montagne, métaphore de nos sociétés modernes ?

Blaise Agresti

La peur s'est installée au centre de notre humanité. Elle pourrait construire nos représentations du futur et façonner notre éthique de la responsabilité si nous n'y prenons garde. Nos sociétés industrialisées, dites modernes, n'ont jamais autant développé de concepts autour du « risk management », afin de maîtriser les aléas et les crises potentielles. Dans le même temps, la naissance de l'alpinisme à l'orée du XIX<sup>ème</sup> siècle apparaît d'emblée comme un exutoire à ces sociétés qui se normalisent et qui cherchent tant à écarter le risque. Comme si l'Homme, à travers ces nouvelles aventures alpestres puis himalayennes, cherchait à redonner un sens à son existence en exposant sa propre vie pour aller plus haut, plus loin dans les difficultés. Dès la première ascension du Mont Blanc en 1786, qui résonne comme un prélude à la Révolution française, les alpinistes apparaissent comme des hommes libérés du fardeau des peurs ancestrales et des croyances. Ils ouvrent un espace nouveau d'expression pour chaque individu qui s'engage et ose défier la complexité d'une ascension. Il faudra ainsi attendre l'année 1913 pour que le Mont Olympe, demeure éternelle des Dieux, ne soit gravi par un alpiniste Suisse, alors que l'ascension ne représente que peu d'obstacles techniques. Dans les années 1930, sur fond de nationalisme européen, l'escalade et l'alpinisme deviennent l'expression de cet engagement et la référence supérieure du courage physique et moral. La première ascension de la face Nord de l'Eiger en 1938 par une cordée austro-allemande en restera l'exemple le plus marquant. En Italie, Emilio Comici, virtuose de l'escalade, aime gravir des voies directes, verticales, aériennes. Dessiner des lignes imaginaires, vivre l'absurdité d'une quête dans la perfection du geste. Il défie les lois de la gravité et pousse très loin le jeu, puisqu'il sera un des premiers, avec Paul Preuss, à pratiquer l'escalade solitaire sans aucun matériel pour s'aider. La prise de risque est absolue, le héros est acclamé par une Italie fasciste en quête de symboles et de revanche. Avec l'après-guerre, l'alpinisme et son

corollaire, le risque, deviennent peu à peu extérieur à la société. Certes, l'ascension des premiers sommets de huit-mille mètres fascine d'abord un Monde toujours en quête de héros. Mais avec les années 1970, les pratiques se diversifient, l'individu en quête de transgression part à la découverte de nouvelles expériences, la médiatisation des drames s'intensifie et, peu à peu, la société ne regarde plus les alpinistes comme des héros, mais comme de simples imprudents. Le risque, autrefois lointain et relaté à froid par des récits épiques, devient immédiat et impressionnant par l'usage intensif des images et des médias, aujourd'hui des caméras « go pro » qui projettent des images effrayantes d'escalades solitaires, de sauts en parachute depuis des parois (le wingsuit), de ski extrême, d'ascensions de cascade de glace, d'expéditions lointaines... Le grand public devient spectateur de cette montagne redevenue inaccessible, réservée à ces nouveaux Dieux de l'Olympe, bardés d'équipements pour défier les lois de la gravité. Ce risque, autrefois « héroïsé » par les récits, est aujourd'hui projeté sans filtre et sans remise en question sur nos écrans, attirant les plus jeunes, effrayant les plus anciens, rompant le contrat social d'une approche sereine et apaisée, plus contemplative, de la montagne. Pourtant, en 2012, les activités de montagne ont entraîné le décès traumatique de 127 personnes, principalement en randonnée à pied et en alpinisme. Ce chiffre reste stable depuis des années, il atteste certes de la dangerosité de ces sports, mais il peut aussi être relativisé au regard du nombre de pratiquants ou d'autres critères subjectifs. La réalité est donc nuancée et, même si le danger est omniprésent, il faut rompre le cycle de la peur pour réapprendre à accepter les risques, à les mesurer, à les évaluer, à les contourner. La montagne reste une école de vie. Il est temps d'écarter la figure de Narcisse pour partager avec nos compagnons de cordée les conseils de Samivel et de son « Amateur d'abîmes » : *« Vous vous êtes envolés des parois, mais vos corps disloqués sont retombés en bas des pentes. ( ) Pas mort pour la Foi, ni pour la Science, ni pour l'Art ; pas mort non plus pour la Patrie. Ni pour aucune majuscule. Mais mort, simplement mort, .../... »*

## La pratique de l'alpinisme et le risque en montagne, métaphore de nos sociétés modernes ? *Suite*

*et puis voilà...nos motifs apparents ; pour le plaisir, bêtement, comme ils disent ; car ils ne peuvent pas comprendre. Mais nous vos camarades -parce que nous avons été malades du même mal- nous savons que vous êtes morts de jeunesse tout simplement. »*

Ce jeu symbolique avec la mort et le risque, trop médiatisé, nous a écarté probablement du sens profond de cette activité qui présente

de nombreuses variations et marque en profondeur l'ambivalence de nos sociétés. Plus qu'aucune activité sportive, la pratique de l'alpinisme démontre surtout notre soif inextinguible de liberté.



### **Le paradoxe de l'allumeur de réverbères.**

#### **Paul Bonhomme**

Gros plan sur une main ferme, abîmée, une main calleuse, presque crayeuse tant elle a donné, tant elle a soutenu, maintenu fermement le grimpeur à la vie. Gros plan puis zoom arrière : Patrick est suspendu dans le vide, il grimpe comme un oiseau au-dessus d'un vide sidérant, il grimpe, sans corde, sans rien d'autre que la stricte volonté de rester agripper à la paroi qu'il aime plus qu'il ne la redoute, accroché comme un damné à sa liberté.

Années 80 : mon frère et moi sommes admiratifs, plus que de l'exploit, ce qui nous subjuguait à ce moment-là, c'est cette liberté, intense, ultime, sans concession. Ce qui nous subjuguait, au-delà même du seul grimpeur illuminé, c'est que l'écho est grand, dans la presse, sur les écrans : pour le monde entier, la liberté est incarnée là, dans ce regard farouche qui risque la mort pour se sentir plus intensément en vie.

Avec Reinhold, Jean-Marc et tant d'autres aventuriers de l'intense, les premières pierres sont posées, ou peut-être est-ce juste une continuité d'un passé déjà existant ? Mais le fait est là : là-haut, on trouve la liberté en allant frôler l'impossible, là-haut on trouve la liberté dans le jeu subtil avec la mort.

2015... Nous avons trop joué à vouloir être libres. Les images d'exploits extraordinaires sont pléthores, elles s'imposent à nos rétines, les écrans sont à portée de main, la liberté s'affiche comme produit de grande consommation et ce qui faisait rêver autrefois est devenu d'une

banalité malsaine. Nous avons trop joué à vouloir être libres, ce que nous racontaient Patrick, Reinhold et les autres ne veut plus rien dire, on ne comprend plus rien. Tout a été bon pour faire avaler la sauce, l'hurluberlu qui descend de l'Everest avec force oxygène et chaise à porteur s'est revendiqué porteur de cette liberté bon marché, les marques et les spots publicitaires soutiennent la notion comme un leitmotiv, les voitures se vendent mieux en faisant croire qu'elles permettent de s'émanciper, de sortir des rues pour atteindre les sommets... Ça y est, on a fait le tour, comme souvent l'homme a fait ce qu'il fait le mieux : épuiser ses richesses jusqu'à la lie.

Alors voilà que le paradoxe arrive, que la schizophrénie nous envahit comme un cancer, que tout est prétexte à retrouver cette image du passé qui nous hante, que les forums et les articles ressassent les exploits comme si les Patrick étaient encore là, comme si mon frangin n'était pas mort pour cette foutue liberté, comme si après lui, tant d'autres n'étaient pas restés sur le monument aux «morts pour la passion».

Liberté : que veut encore dire ce mot alors que tout nous a été vendu ?

Et si tout ceci n'est qu'un jeu alors expliquez-moi : pourquoi les morts ne font-ils pas semblant ?

À présent que les aventuriers de l'intense ont disparu que revendiquer ? Et qui pour porter le drapeau ? On ne pourra pas éternellement aller plus vite. Maintenant qu'on a .../ ...

été mille fois plus haut, on ne pourra pas éternellement faire plus dur ... et surtout, si nous nous acharnons à le faire, quelle histoire raconter à nos enfants ?

Pour poser quelles étoiles dans les yeux de nos adolescents ?

Non décidément, le mot « liberté » ne suffit plus à justifier les morts, lourds de l'inutilité du grimpeur de Terray et de la passion dont on remplit nos bassines.

Il faut trouver autre chose.

Patrick et les autres étaient des allumeurs de réverbères, ils nous faisaient rêver parce qu'au-delà du risque, malgré eux, ils nous racontaient un équilibre, une manière de vivre.

Et si nous abandonnions un temps le message de liberté pour nous concentrer sur la manière de la vivre ?

Ce qu'ils nous racontaient de loin, n'était pas dans leurs paroles mais dans leurs gestes : certes les solos des Patrick étaient lunaires, mais à y regarder de plus près, ce qui était frappant n'était pas tant le vide qui se creusait sous leurs pieds, ce qui était frappant, c'est qu'ils y dansaient.

C'est peut-être ça qu'ils voulaient tous nous dire : au-delà des risques pris, ce qui importe c'est la manière, c'est tout ce qu'on ne raconte pas avec des mots.

Et si nous continuions à exprimer cette liberté qu'ils vivaient ?

Non pas en continuant à mourir ou à s'exposer pour un jeu de dupes mais bien plutôt en s'amusant simplement, à notre niveau, sans

se prendre au sérieux, en ayant conscience de nos limites, sans chercher ad vitam une ligne infranchissable, une pente plus raide que les autres.

Honnêtement, avons-nous encore besoin de prendre tous les risques pour exprimer la liberté que nous voulons promouvoir ?

Au-delà du franchissement des lignes et de la recherche des limites qui tartinent nos quotidiens la liberté ne se trouverait-elle pas dans la conscience absolue qu'il n'existe aucune ligne à franchir ?

Ne se trouverait-elle pas dans la volonté, intransigeante, de faire de notre quotidien une aventure extraordinaire ?

Nous avons le devoir d'ouvrir la montagne au monde et de déconstruire son inaccessibilité. Parce qu'elle porte tout ce que ses morts ont voulu dire et qu'au-delà des mythes les mots restent simples : ne cherchons pas la liberté, soyons libres.

D'une liberté quotidienne et pugnace, intransigeante et respectueuse. Au-delà des montagnes, portons cette liberté comme un étendard que la chance de côtoyer les cimes nous offre.

Nul besoin d'exploits pour cela, il nous faut juste apprendre à trouver les bons gestes, tendre nos mains et de nos actes, allumer des réverbères.

C'est du moins ce que j'ai cru lire entre les lignes tracées par mon frère et les autres, posées comme autant de mots sur les parois et les pentes, jusqu'à leur dernier souffle.



**Membres de l'OPMA :**

*(après renouvellement du 30 janvier 2015)*

- |            |          |             |             |
|------------|----------|-------------|-------------|
| - AGRESTI  | Blaise   | - FRANCOU   | Bernard     |
| - AMY      | Bernard  | - HOIBIAN   | Olivier     |
| - BALMAIN  | Henri    | - JAILLARD  | Etienne     |
| - BIREBENT | Alain    | - MARTIN    | Niels       |
| - BODEAU   | Hervé    | - MARTINOIA | Rozenn      |
| - BONHOMME | Paul     | - NICOLLET  | Jean-Pierre |
| - DAUTREY  | Claude   | - ROTILLON  | Gilles      |
| - DESCAMPS | Philippe | - SAVELLI   | Nicolas     |
| - ELZIERE  | Georges  | - VALLA     | François    |

**Correspondants :**

- BOURDEAU Philippe
- DECAMP Erik
- DONNADIEU Jean
- ECHEVIN Michel
- JACCOUX Claude
- MASSON Nicolas
- PELLICIER Bruno